

# Impressions USA 1966

Autor(en): **Moine, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura**

Band (Jahr): **38 (1967)**

Heft 1

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-825242>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Impressions USA 1966

Un voyage aux Etats-Unis constitue aujourd'hui un événement si banal que nous ferions injure aux lecteurs en leur présentant un compte rendu chronologique, variante d'un carnet de route. Nous publierons plutôt quelques notes mettant en relief l'état d'esprit et les réalisations de la grande république américaine en l'an de grâce 1966.

En compagnie de trois hommes politiques et de deux journalistes en vue, nous nous sommes envolés de Kloten, le 20 avril dernier, pour un séjour de trois semaines aux USA, dans les Etats de l'Est. Il y aurait quelque prétention à découvrir ce vaste pays et à en saisir l'esprit en un laps de temps si court, en émettant un jugement définitif. Néanmoins, grâce à l'amabilité d'hommes politiques, de hauts fonctionnaires, du personnel diplomatique, ainsi que des agents de la Swissair, il nous fut possible de quitter les chemins battus et les pistes pour touristes sans que jamais d'ailleurs nous ayons eu l'impression de subir une contrainte quelconque, voire une ombre de propagande.

## I.

### New York et les rives de l'Hudson

Kloten - New York sans escale, de 13 h. à 21 h. Un DH 8, Jet imposant, atteignant 10 000 mètres d'altitude en quelques minutes, glisse dans un ciel élyséen à la vitesse de 900 km/h. Une centaine de voyageurs somnolent, ou lisent, ou collent l'œil aux hublots sans rien voir.

A 19 h. 15, le Labrador est en vue, et je songe aux romans de trappeurs lus dans mon enfance : vastes étendues de neige, coupées de lacs bleuâtres et de maigres forêts. L'avion vire vers le sud ; la neige s'efface et le vert domine. Ça et là, des canaux, un grand pont sur le Saint-Laurent, puis se dessinent les côtes américaines où abordèrent au XVII<sup>e</sup> siècle les proscrits religieux ou politiques fuyant l'Angleterre et la Hollande. Cette « Nouvelle Angleterre », groupant les petits Etats — par opposition à ceux du centre et de l'ouest — du Maine, du New Hampshire, du Massachusetts, de Rhode-Island, du Connecticut et du Vermont, jouait et joue encore dans l'Union le rôle de la Suisse primitive dans notre Confédération. Coincée entre l'océan Atlantique et les monts Appalaches, elle se distingue par son esprit quaker, calviniste ou presbytérien, farouchement libertaire. Bien que faisant face à l'Europe, ses habitants, fidèles à la civilisation anglaise, s'en sentent néanmoins fort différents, d'autant plus qu'ils n'ont pas été touchés par les vagues récentes d'émigration. Yankees de la première heure, défenseurs inflexibles des libertés religieuses et politiques, credo des USA, ils se distinguent en général par une piété fervente, une attitude réservée, voire taciturne, qui contraste avec l'exubérance des gens du sud et de l'ouest, ce que j'ai constaté tout au long de mon voyage. Leur influence est grande dans la vie politique et culturelle des USA, où ils occupent des positions-clés de la finance et de l'industrie, disproportionnées à leur importance numérique.

Sous un ciel bas et morose, le Jet se pose à l'Aéroport Kennedy, le plus important de New York, à 21 h. 15, heure suisse (17 h. 15, heure de New York). Notons qu'il n'y a pas d'heure USA, mais quatre, le voyageur devant régler quatre fois sa montre sur les fuseaux horaires, de New York à San Francisco.

Contrôle policier et douanier, ferme et sec, sous l'égide du drapeau étoilé, que nous retrouverons dans tous les bureaux officiels. En une demi-heure, sur une autoroute qui traverse Queen's, un des « boroughs » ou arrondissements de la métropole, on atteint Manhattan... Vision inoubliable, au soleil couchant : une muraille de gratte-ciel se détachent sur l'horizon, flous, imprécis, semblables à de gigantesques tuyaux d'orgue ou aux pics dentelés d'une chaîne dolomitique érigée par les hommes ; ils prennent corps peu à peu, révélant leurs étages, et, dès le crépuscule, leurs flambées au néon. Pure création de l'homme, engendrant à la fois l'orgueil et le vertige.

Manhattan a été trop décrit ou chanté pour que nous nous y essayions. Cité unique et incomparable dans l'histoire des civilisations, elle symbolise les vertus dont les Américains sont fiers : l'audace, la volonté de puissance, le goût du gigantisme. Bâtie sur une masse granitique, à l'abri des cataclysmes sismiques, elle a encouragé et provoqué les conceptions architecturales les plus fabuleuses qu'ait jamais enfantées l'esprit humain. Ile véritable, cernée par l'Hudson, l'East River et le Harlem River, reliée aux autres quartiers du grand New York par des ponts élégants ou des tunnels sous-marins construits par des compagnies privées percevant des taxes, Manhattan est le centre de toute l'activité new-yorkaise, les autres arrondissements — Brooklyn, Queen's, Bronx et Richmond — étant relégués au rang de cités-dortoirs où gîtent dans chacun d'eux 2 à 2 1/2 millions d'êtres humains ; elle en est la ruche ou le centre de commande, chaque building jouant le rôle d'un alvéole qui abrite le siège de dizaines de compagnies et d'entreprises tentaculaires ayant jeté leurs antennes sur tous les continents.

Si la vue de Manhattan, à distance, tient du rêve ou de la fantasmagorie, l'impression ressentie la nuit à contempler la cité hallucinante du faite de l'Empire State Building ou du Rockefeller Center (450 mètres de hauteur et 102 étages) laisse dans la mémoire une trace indélébile. Les autos circulent, points lumineux quasi imperceptibles, dans un débordement multicolore de néon ; des signaux fouillent la nuit, dévoilant des dizaines de balises, alors que des hélicoptères de la police et des taxis volants se posent toutes les trois minutes sur des aérodromes au sommet des gratte-ciel. Spectacle apocalyptique des cités géantes de l'an 3000. New York a conscience d'être la capitale du monde, et les Américains en sont fiers.

On se sent écrasé et minuscule dans les grandes avenues. Tout rappelle une ordonnance surhumaine — ou antihumaine — dont la nature est exclue. Plus d'arbres, plus d'oiseaux. Les églises même paraissent des chaumières à l'ombre des gratte-ciel. Les rues obéissent à un froid concept géométrique, car Manhattan est découpé en damiers réguliers : les avenues, parallèles d'est en ouest, sont numérotées d'un à douze, tandis que les rues (streets), transversales et coupant les avenues à angle droit, partent de la pointe sud de Manhattan (1<sup>re</sup> rue)

pour se terminer à la 185<sup>e</sup>, à la pointe nord. Impossible de s'égarer où tout s'ordonne avec pareille clarté.

En redescendant du sommet d'un building, à 23 h., on recherche en vain un contact humain. Pas de bistrot, pas de terrasse parisienne ; les monstres de béton sont vides de leurs habitants ayant rejoint les cités-dortoirs dès la fin du jour. Seuls des « clubs » laissent filtrer sur la rue une lumière discrète, presque puritaine...

\* \* \*

Notre voyage étant destiné à l'information politique, il était normal que notre premier contact à New York fût réservé aux autorités communales. Elles siègent au City Hall (Hôtel de Ville), bâtiment de style colonial Empire, cher au cœur des Américains, car la déclaration d'indépendance de l'Union y fut proclamée en 1776 par Georges Washington. Le « comptroller », ministre des Finances de la métropole, nous initia avec humour aux arcanes de l'administration new-yorkaise. Commune autonome de l'Etat de New York — dont la capitale est Albany — la ville est dotée d'un règlement datant de 1936. L'exécutif est formé du « mayor », du « comptroller » et des présidents des cinq « counties » — traduits faussement par « comtés » — constituant la commune de New York. Le Conseil de ville — City Council — comprenant 25 membres, est l'autorité législative. Régime beaucoup plus autoritaire que chez nous, car le « mayor » nomme seul tous les fonctionnaires supérieurs, et exerce un droit de veto sur les décisions du Conseil de ville. Seul, le « comptroller », responsable des finances de la cité, échappe à son autorité directe.

De petite taille, vif, à l'œil aussi mobile qu'un éclair, le « comptroller » nous présente les dizaines de tomes destinées à l'élaboration du budget. Après avoir supputé en tonnes et en chevaux-vapeur (HP) le travail fourni par son administration, il nous introduisit au Conseil de ville, où se déroulait une discussion houleuse au sujet de l'augmentation de l'impôt foncier, notamment des taxes sur les mutations d'immeubles. L'enjeu, de taille, provoquait des interventions véhémentes, d'autant plus que le budget de la ville, dépassant déjà 3 milliards de dollars, a épuisé toutes les possibilités de ressources nouvelles, les taxes prélevées par l'Union et par l'Etat de New York au titre d'impôts indirects ayant déjà été augmentées sur le plan communal. New York, en effet, est un flot de vie chère, comparé aux cités et aux Etats voisins, ce que nous avons constaté tout au cours de notre voyage. La discussion, âpre et serrée, brutale et caustique, truffée de l'humour américain, ne tarissait pas ; aucun orateur, d'ailleurs, ne lisait un texte.

Foin d'épithètes cérémonieuses ou de titres, quels qu'ils soient. Le Suisse est rapidement conquis par le climat rousseauiste, égalitaire et jacobin — celui déjà du vieux Franklin — qui enrobe les rapports sociaux. En privé, on ne connaît que Mister X. Officiellement, on ignore les formules usitées en Europe, par exemple M. le Dr X, M. le conseiller Y, M. le directeur Z. Le titre est utilisé dans sa pure nudité : councilor A (conseiller), senator B (sénateur), attorney C (juge), doctor X, etc. L'esprit de la Nouvelle-Angleterre a marqué tous les Etats, où les décorations, épithètes pompeuses et autres falbalas, ne sont guère prisés.

Ce qui n'exclut nullement une certaine fantaisie. Les hôtels rivalisent entre eux en créant des chaînes s'étendant à l'ensemble de l'Union. A notre grande surprise, l'Hôtel Pick, de New York, nous octroya, accompagné d'une bouteille de champagne californien, un diplôme... d'ambassadeur du tourisme et de la paix, passe-partout valable pour l'ensemble de la chaîne Pick, de Chicago à Miami, et de Baltimore à San Francisco.

On dédaigne les titres historiques ou sentant l'officialité, comme en Europe. Néanmoins les confréries et associations pullulent, à but amical ou philanthropique, mi-religieuses mi-déistes, groupant hommes ou femmes, se réunissant souvent pour bavarder, manger, boire ou prier en s'affublant de costumes souvent singuliers ou originaux chargés d'attributs fantaisistes : un grand porc, un homard, un éperon, insignes de grades dus à des actions méritoires.

\* \* \*

L'Américain moyen croit mystiquement à la Liberté, à la Justice, à la Paix. Le quartier de l'ONU, dont les gratte-ciel se mirent dans l'East River, est devenu une sorte de Mecque visitée chaque jour par des centaines de classes, des milliers de touristes, Blancs et Noirs, venus la plupart des Etats de l'Union, du Canada et de l'Amérique centrale. Architecture audacieuse et fonctionnelle, salles nombreuses et bien agencées, tenant du temple ou de la chapelle, tapis et tentures moites, étouffant les bruits, sculptures non figuratives, couleurs aiguës, tout contribue ici à donner foi en une société nouvelle. On comprend que le « machin » dédaigneux du général de Gaulle y ait provoqué un tollé. Non pas que tous les visiteurs y soient en transes ou en extase. La gent écolière et maints adultes se précipitent d'abord au sous-sol pour y acheter des timbres de l'ONU ou des poupées de tous les Etats y ayant adhéré.

Grâce à l'amabilité du représentant de la Suisse, M. l'ambassadeur Turettini, de Genève, dont la mission d'« observateur » permanent est délicate, notre pays n'ayant pas rang de membre, nous avons pu visiter par le menu les installations internationales et assister à la séance d'une commission s'occupant de questions sociales.

Un séjour de quelques heures dans le caravansérail de l'ONU révèle l'importance des contacts qui s'y prennent. Les délégations de tous les continents s'y croisent et s'y meuvent avec une aisance extraordinaire. Aucun complexe de langue, de couleur ou d'Etat. Même si les clans s'affrontent, une camaraderie s'y tisse, comme dans tous les Parlements du monde, au-dessus des idéologies partisans. Certes, on peut regretter que l'élément francophone, malgré l'appui des républiques africaines, soit en nette minorité. Ce simple fait et l'amour des palabres où se complaisent certaines délégations ne justifient nullement l'appellation de « machin », qui a autant nui à la position morale de la France qu'un coup de force dans la politique mondiale. Les piqûres d'amour-propre — et l'ONU n'en manque pas — sont lentes à s'effacer.

\* \* \*

Si un pèlerinage à l'ONU incite à l'optimisme et à la possibilité d'améliorer les rapports des sociétés humaines par des traités, des conventions et la création d'une police internationale, la visite d'une prison monstre — fût-elle modèle ! — engendre d'autres pensées.

Nous avons pu visiter Sing-Sing, la prison centrale de l'Etat de New York, où échouent les mauvais garçons, la pègre du quartier noir de Harlem, tous ceux que vomit la grande ville après les avoir broyés et souillés. Sise à la campagne, à quelque 50 kilomètres de New York, au bord du fleuve Hudson, Sing-Sing, à distance, surgit comme un château féodal. La vallée de l'Hudson est féérique, et rappelle celle du Rhin entre Mayence et Bonn. Le fleuve est sillonné par de nombreux bateaux et chalands, assurant un service intense entre New York, Buffalo, le Niagara (attraction des touristes), le lac Champlain et le Canada très proche. Des anses et des baies favorisent un batelage intense. Les toponymes évoquent la Hollande, la vieille Angleterre et la civilisation indienne avant la pénétration blanche : histoire si proche — deux ou trois siècles — dont les témoins n'ont pu disparaître.

Après la traversée de l'Etat de New Jersey, aux maisons de week-end semées dans les futaies, après les faubourgs lépreux et sans caractère de la métropole, la prison de Sing-Sing, dans un repli de l'Hudson, en marge de la route, semble se faire oublier. Le fleuve, large de 1,5 à 2 km., la borde d'un côté. Sur les trois autres faces, de hauts murs de briques, aux angles coiffés de miradors, l'isolent de la terre ferme. De robustes gardiens noirs, armés de mitraillettes, au sommet des miradors, communiquent entre eux et surveillent tout à la fois la cour, les chemins intérieurs communiquant entre les divers bâtiments de la prison, et les glacis entourant l'enceinte.

Nos pénitenciers suisses, comparés à Sing-Sing, qu'il s'agisse de Bochuz, de Witzwil ou Thorberg, entourés de prairies, d'ateliers et de plantations, semblent des colonies de vacances pour adolescents ou des fermes modèles. Ici, tout est dur, brutal, sent la claustration imposée, l'isolement « manu militari ». Non pas que Sing-Sing se contente de châtier. Tout au contraire ; médecins, psychiatres, pédagogues, prêtres, d'un commun effort, essaient d'éduquer ou de rééduquer, « intra muros », près de 3000 détenus, secondés par la thérapeutique du travail en atelier. Nous les avons vus à l'œuvre, groupés en équipe, coupant des habits, cousant des chaussures, réparant des machines en sifflant, en chantant ou en mâchonnant l'inévitable chewing-gum. Le produit du travail leur est réservé et leur permet, après la détention — en général deux à cinq ans — de réintégrer la vie civile avec un modeste pécule, tout en ayant satisfait, durant le temps de prison, le besoin en tabac, en chocolat, en menus objets. Sing-Sing occupe une place de choix dans la littérature criminelle et dans la chanson des gueux outre-Atlantique. Un manque de contact avec la vie rurale, la prédominance de l'élément noir ou portoricain, l'éducation par la rue et sur la rue des titis new-yorkais ayant échappé à l'école ou à l'apprentissage, rendent singulièrement difficile la tâche des quelque 500 à 600 gardiens.

Il nous fut donné d'assister aux visites d'épouses ou d'amies, noires, mulâtresses ou blanches, éplorées, dociles, humbles, paralysées

devant un appareil policier, poli mais ferme, qui examine, scrute, questionne, dans l'ambiance froide d'un parloir, séparées de l'élu de leur cœur par une table de trois mètres de large, elles s'entretiennent à voix basse, sous le regard d'un surveillant paternel. Dialogue ? Soliloque ? Lui, dur... à cause du gardien et des camarades de « tôle », qui s'entretiennent aussi, à quelques mètres ; elle, sans contenance, effacée, n'ayant d'expressif que les yeux ou la bouche.

A 11 h. 30, chaque jour, une sonnerie de clairon retentit ; les prisonniers se rassemblent dans une vaste cour ; le drapeau étoilé est hissé ; un cortège se forme, vrai cortège de gueux, par rang de trois, pour se rendre au réfectoire aux sons d'une fanfare de jazz. Regards de joie, regards de haine, sourires bienveillants, grimaces hideuses, j'ai tout vu, tandis que la colonne défilait près de moi, spectacle que Victor Hugo eût situé aisément dans sa « Cour des Miracles ».

Dernière vision de Sing-Sing : le pavillon spécial réservé aux condamnés à mort. Il est isolé, et les détenus passent à côté en détournant la tête, craignant les maléficaes. Deux cellules, aux murs capitonnés pour éviter tout suicide, sont aménagées à proximité du local des exécutions, où la chaise électrique s'élève au centre comme un siège curule. La morgue, à côté, contient déjà un lot de cercueils blancs... L'officier qui nous guide en ce lieu sinistre s'efforce de plaider la réforme humanitaire que constitue l'électrocution : 2000 volts tuent un condamné en 3 secondes. Jusqu'à présent, 650 verdicts de mort ont été exécutés à Sing-Sing, depuis 1890. La peine capitale se raréfie et n'est plus appliquée, depuis quelques années, qu'aux criminels attendant à la vie d'un camarade de prison ou à la sûreté de l'Etat.

Nous sortons de cet endroit lugubre. Le ciel est d'un bleu Nattier ; les oiseaux coupent l'air de leurs gazouillis enjoués ; le printemps est superbe sur les rives de l'Hudson, où tout respire la joie de vivre en ce matin d'avril.

\* \* \*

A une trentaine de kilomètres en amont de Sing-Sing, sur l'Hudson même, en un lieu dit Indian Point, près de Buchanan, s'élève une usine atomique. Ouverte à tous les regards et à tous les vents, elle accueille quotidiennement des centaines de visiteurs auxquels on explique, par des films et des fascicules, les mystères de l'atome et de sa fission. La brochure remise aux visiteurs est un chef-d'œuvre de vulgarisation scientifique. Je souhaite vivement que nos entreprises électriques s'en inspirent au moment où Beznau et Mühleberg livreront l'énergie atomique à l'économie suisse.

Les Américains sont d'ailleurs passés maîtres dans le domaine des « Public's Relations », qu'ils ont inventées, et de la vulgarisation des techniques et connaissances : dessins, schémas, axiomes (« slogans »). Il n'est pas jusqu'à l'instruction civique qui ne s'affirme avec un tableau des différents pouvoirs fédéraux, sur des serviettes en papier distribuées dans maints buffets des aérodromes : « Our American Government. »

\* \* \*

Si Paris possède des quartiers où dominent certains éléments provinciaux — les Bretons à Montparnasse, les Flamands et Picards à la

gare du Nord, les Auvergnats, les Berrichons aux Halles — New York recèle de véritables cités où sont concentrés des centaines de milliers d'hommes de la même nationalité : Chinois, Italiens, Polonais, Juifs, Portoricains. Ils sont arrivés en émigrants, pleins d'espoir, rêvant de l'Amérique comme d'un Eldorado. Les audacieux se sont enfoncés vers l'Ouest, tandis que les timorés, les paresseux, les malchanceux, satisfaits d'être sur sol américain, happés par des compatriotes, des amis, des parents, ont pris racine à Manhattan, attendant vainement de l'embauche, même pour des besognes répugnantes. Chaque vague d'émigration y a laissé sa vase.

Chinatown, qui abrite plus de 50 000 Chinois, très visité des touristes, est un quartier relativement propre, où s'affaire une population sérieuse, active, industrielle. Boutiques remplies de pacotilles orientales alternent avec des épiceries style Changhaï, des restaurants aux vitrines affriolantes, des temples discrets de Confucius et des boîtes à gogo.

Rien n'est aussi sordide, en revanche, que le quartier de Bowery, digne de l'« Enfer » de Dante. En pleine matinée, des ivrognes, par dizaines, vautrés sur les trottoirs, hébétés, vêtus de haillons, la face ravagée par l'éthylisme, indifférents, n'écoutent ni les appels d'apôtres de l'Armée du Salut, ni les ordres — inexécutables — des policemen. J'ai vu un gnome difforme, arborant sur un corps de poussah une tête de prophète au crâne tatoué de dizaines de versets bibliques en caractères minuscules. Il fonçait vers les passants, la tête en avant comme un bélier, quémendant la charité. Bowery, refuge des désespérés, est un chancre sur la surface de Manhattan et dépasse en répugnance et en détresse les pires ruelles de Harlem où le nègre se trémousse dans la promiscuité.

Tout proche de Bowery, la « Petite Italie » grouille d'une population bruyante, fleurant la tomate et les spaghettis, tandis que des fenêtres s'échappent des airs napolitains comme à Sorrente ou à Brindisi.

En ce même samedi matin où nous cherchions le pittoresque, le quartier juif, endimanché, voyait un peuple se rendre dans les synagogues, vieux à barbes de prophète, adolescents coiffés de papillotes et de chapeaux noirs rituels. Vision d'une ville d'Ukraine ou de Hongrie, décrite par J. Tharaud, avant les pogroms et les tueries hitlériennes. Petites gens vivant de peu et préparant, par une rude discipline familiale, l'ascension vers Wall Street et les riches avenues.

Wall Street : la bourse, le centre nerveux du grand New York, des USA et du globe. Trois cent mille personnes entassées dans des immeubles d'un quartier désuet, travaillent fiévreusement aux échanges intercontinentaux (marchandises, valeurs, or). La bourse elle-même, dans un hémicycle, offre le spectacle d'un combat d'aliénés. Nous les avons vus, d'une tribune réservée au public, pauvres fourmis humaines s'agitant frénétiquement, courant, hurlant, se transmettant des offres d'achat ou de vente reçus par téléphone, télégramme, téléscripteur. Tout incident ou accident, en politique ou dans l'économie, se répercute ici par l'allumage de certains signaux : hausse, baisse, titre, etc.

Le Yankee, dans son désir de vulgarisation, a doté la bourse d'un cinéma didactique orientant sur le mécanisme des transactions finan-



cières, le genre de valeurs, l'intérêt que comportent certains placements. De charmantes hôtesse, dignes d'Hollywood, guident les visiteurs dans le labyrinthe de Stock Exchange. Avec une joie contenue, voulant démontrer le caractère périlleux du métier de « makler », elles désignent les locaux où les malheureuses victimes de la profession, suant, en nage, viennent changer de... sous-vêtements deux ou trois fois par matinée, tandis qu'une infirmerie permanente accueille ou recueille les victimes de crises cardiaques ou d'effondrement nerveux.

Sur cette vision macabre ou grand-guignolesque, mettant à nu les rouages d'un système économique-social que Zola se serait plu à châtier, nous quittons Wall Street presque en courant, recherchant à quelques centaines de mètres de cet enfer les quais de l'East River. En steamer, mêlé aux familles new-yorkaises et aux touristes, j'accomplis le tour classique de Manhattan : pointe sud de l'île, statue de la Liberté, bâtiment des douanes, immense et imposant, où s'effectuent les quarantaines, huit ponts suspendus, etc. Partout, apparemment, santé, aisance, propreté, bien-être. Et j'en oublie les visions dantesques de la matinée : misère, crasse, vices, folies, course à l'argent et à la mort, Sodome et Gomorrhe face à Sion.

New York ? Un monde, le monde avec son Enfer, son Purgatoire et un minuscule Paradis.

## II.

### **La capitale fédérale et ses régions limitrophes Washington (D. C.)**

L'Américain est un homme qui voyage volontiers. Aussi les moyens de transport abondent-ils dans cet immense pays : avion, chemin de fer, autobus continental, location d'autos. Tout est laissé à l'initiative privée, l'Etat n'intervenant que pour contrôler la sécurité du rail ou du moteur. Il s'ensuit une concurrence effrénée, au détriment du chemin de fer, du moins sur les longs et les moyens parcours. Le rail, néanmoins, se maintient grâce au transport de marchandises... et des autos !

Le réseau impressionnant des autoroutes, au bord desquels surgissent des restaurants et des motels excellents, a favorisé l'exploitation des autobus continentaux et la location d'autos, voire la vente et la reprise, à des conditions extraordinaires, par des chaînes d'agences, installées sur les 5000 km. qui séparent New York de San Francisco, et les 3800, de la frontière canadienne jusqu'au Texas.

L'avion est en passe de devenir le moyen de transport usuel, dès que le voyage dépasse 300 km. Plus de quarante compagnies de navigation aérienne se partagent le trafic, tissant un réseau aux mailles serrées sur l'étendue des USA. Nombre d'entre elles ne se consacrent qu'au service entre cités américaines (Shuttle service). Si les appareils sont excellents et presque tous dotés de moteurs à réaction, les installations au sol frappent par leur rusticité et rappellent les ranches primitifs du Far West : buffets mal éclairés, salles d'attente minables

La gare la plus vétuste d'un tortillard helvétique n'a rien à envier aux aéroports régionaux.

La Delta Air Lines s'est spécialisée dans le trafic entre New York - Washington (400 km.), les grandes villes du sud-est : Atlanta, Savannah, la Floride (Miami) et La Nouvelle-Orléans. Dans l'avion qui nous emporte vers la capitale fédérale, après avoir guigné par le hublot pour admirer les villes étales de Philadelphie, de Baltimore et les rivages plats du New Jersey et du Delaware, je m'entretiens avec une aimable voisine, professeur de philologie à l'Université de Barrington, au Vermont, et qui connaît l'Europe occidentale pour avoir fonctionné comme chef du service de traduction d'un EM de division stationné en Autriche. Gourmande à souhait, elle évoque les tourtes « Sacher », fourrées à la crème, et les cafés viennois. Mémoire des sens, mémoire fidèle !

Le vol dure une heure environ. Alors que New York, en cette fin d'avril, suinte encore l'hiver mal dissipé, Washington éclate de chaleur (latitude de Palerme). La capitale fédérale constitue l'étape idéale de tout Américain de couleur. Son statut (D. C. = District of Columbia) lui confère un régime spécial ; seules les lois fédérales y sont en vigueur. Pas de maire, ni d'autorité locale, pas d'élections. Un Conseil de cinq sénateurs, élus par leurs pairs, gère la cité au nom des USA. Nos visites se borneront donc à des contacts avec l'autorité fédérale. Les Américains ont réalisé la mise sur pied d'un statut dont rêvait, en 1848, un député helvétique — le seul d'ailleurs — qui vota en faveur de... Zofingue comme capitale de la Confédération, en opposition à Berne et à Lucerne ! Qui sait si semblable idée n'eût pas mieux préservé le génie de Berne, son Rathaus cantonal étant rivé dans l'ombre du Palais fédéral depuis ce moment-là...

\* \* \*

La baie de Chesapeake, et le fleuve Potomac, au bord duquel est bâtie Washington, offrent, du ciel ou du sol, un des paysages les plus extraordinaires qui soient, digne de la plume de Chateaubriand. La ville est surgie du cerveau de l'ingénieur français L'Enfant, qui eut l'audace de prévoir une création géométrique, avec des avenues de trente-cinq mètres de large, et des monuments soulignant la symétrie de l'ensemble. Des saules gigantesques, des bosquets de lilas, de mimosas, des haies de cerisiers du Japon jetant des reflets roses, des camélias se mirent dans le Potomac. Au-delà, le Pentagone, avec ses 30 000 fonctionnaires, et le cimetière militaire d'Arlington, où reposent les corps de 35 000 soldats, semblent condamnés à l'isolement.

Qui n'a pas visité Washington ignorera toujours ce qu'est le civisme américain et les sources auxquelles il s'abreuve. Le néo-classicisme du début du XIX<sup>e</sup> siècle, devenu le style officiel de toutes les constructions, donne à la ville un caractère européen. Tout, ici, respire l'unité : le Capitole, faisant face à la Maison-Blanche, aux extrémités de l'avenue de Pensylvanie, les monuments de marbre érigés sur les rives du Potomac, dans des amas de verdure, à la mémoire de Washington, Jefferson et Lincoln, les somptueux édifices des nombreux ministères, semblent surgis du sol en même temps et du seul cerveau



## La marque Longines sur le cadran d'une montre représente la plus haute qualité horlogère suisse

Vingt-deux victoires obtenues ces dix dernières années aux concours des observatoires de Genève et de Neuchâtel\* témoignent de la haute qualité des montres Longines! Et les chronométrages sportifs accomplis à Madrid comme à Caracas, à Oslo comme à Montréal, à São Paulo comme à Casablanca, dans les plus petites stations de sport d'hiver comme sur les plus vastes stades du monde entier!

L'expérience acquise au cours de la préparation des concours d'observatoires et lors des chronométrages sportifs – sous toutes les latitudes et par tous les temps – permet aux ingénieurs et techniciens de Longines d'appliquer des solutions nouvelles visant à la perfection de marche de chaque montre Longines.

Les créations des stylistes de Longines sont

admirées à Paris, comme à Rome ou à New York: L'Oscar de la Joaillerie – récompense prestigieuse décernée par l'Académie Internationale du Diamant – a été remporté, deux années de suite, par Longines.

Le travail « bien fait » exige du temps. Vous vous apercevrez un jour qu'une montre Longines a plus de valeur que ce qu'elle vous a coûté.

\* Les épreuves les plus difficiles de la chronométrie mondiale.



# LONGINES

depuis 1867

Le temps des hommes est rythmé par Longines

Réf. 3118 Flagship\*\*\* automatique, calendrier, étanche dep. Fr. 400.- • Réf. 7686 dep. Fr. 255.-



# FIDUCIAIRE P. GOBAT

Membre de l'Association suisse des experts-comptables

Comptabilité

Fiscalité

Expertises

Téléphone (032) 93 15 61

**MOUTIER**

Rue Centrale 47

1359

# LA JURASSIENNE

Caisse d'assurance-maladie

créée par l'ADIJ, reconnue par la Confédération

est ouverte à tous les Jurassiens

INDEMNITÉS JOURNALIÈRES ET D'HOSPITALISATION  
INDEMNITÉS AU DÉCÈS — ASSURANCE-TUBERCULOSE  
SOINS MÉDICAUX ET PHARMACEUTIQUES  
ASSURANCE-MATERNITÉ — ASSURANCE COLLECTIVE

Présidence : **Delémont**, avenue de la Gare 46, tél. (066) 2 15 13

Administration : **Cortébert**, tél. (032) 97 14 44

1306

d'un seul architecte. Prise de conscience d'une jeune nation, qui, dès le début de son histoire, a su voir grand.

Les foules se pressent, en ces journées d'avril, venant de tous les Etats de l'Union par milliers, Blancs et Noirs se coudoyant, pour se recueillir au monument de Lincoln, assister aux débats du Capitole, errer dans les salles de la Maison-Blanche, contempler pieusement, à la Bibliothèque nationale, la Charte de l'Indépendance ou les documents concernant les « grands » présidents, ouïr les débats solennels de la Cour de Justice.

Washington est le creuset où se fondent en un amalgame toutes les composantes du peuple américain : Vieille-Angleterre, Sud aristocrate et méfiant, Texas tapageur, Mormon de l'Utah et Germain du Dakota ou du Michigan, Hawaïen, Chinois, sans omettre le Noir, qui ne souffre ici... que du froid. Le drapeau étoilé flotte partout : sur les monuments, les édifices publics, dans les bureaux et les musées. Le sentiment national s'est cristallisé à Washington, où la mission des USA dans la société moderne apparaît clairement à chacun. Les rues même n'échappent pas à cette ambiance, puisque les artères principales portent toutes les noms des cinquante Etats de l'Union. Et les grands monuments — memorials — sont construits en blocs de marbre ou d'une pierre rare provenant des cinquante Etats.

Dans les musées, d'une inestimable richesse, et particulièrement dans le « Smithsonian Institut », envahi par des cohortes d'étudiants et d'adolescents, l'« homo americanus » est partout à l'honneur : intrépides actions des pionniers, courage et droiture des tribus indiennes jadis exterminées et promues désormais au rang d'ancêtres (Sioux, Comanches, Cherokees, qui peuplèrent nos imaginations d'enfants), exploits des ingénieurs et cosmonautes, rôle universel d'un Franklin, Lincoln, Wilson, Roosevelt, Kennedy, « citoyens du monde ». Une nation, mue par une doctrine, ou un mythe, scellée par un passé commun d'Etats qui n'ont jamais eu, comme en Europe, l'attribut de la souveraineté, s'affirme avec force à Washington. Pas de chauvinisme apparent, mais la conscience du rôle que veut et doit jouer l'Union dans la communauté des peuples.

\* \* \*

La « conscience nationale » n'a pas pour autant supprimé, du moins chez les immigrés de date récente, le souvenir de leurs origines. Bien des facteurs y concourent. Telle brasserie « bavaroise », qui débite une bière allemande venant de Milwaukee (Wisconsin), et une choucroute digne de Munich, compte un personnel autrichien et suisse, et abrite un orchestre typiquement viennois. Ailleurs, un restaurant napolitain sert spaghettis et pizza, arrosés d'un Val Policella ou d'un Lambrusco venant d'Italie. Cette ambiance du « vieux pays » est recherchée par les Néo-Américains, rêvant encore de leur lointaine patrie d'outre-Atlantique.

Alors que nous discussions en « schwyzerdütsch » dans un restaurant populaire, un sergent de police, à la table voisine, nous sourit et se présenta aimablement, en dialecte confédéré, à l'accent schaffousois teinté de yankee. Né dans un village du Klettgau, sa famille avait émigré alors qu'il avait 8 ans.

Et le témoignage le plus extraordinaire que j'aie recueilli fut celui d'un « vieux » monsieur avec lequel j'échangeais quelques banals propos, dans une « cafeteria ». Flairant mon accent étranger, il engagea la conversation en français, heureux de s'exprimer dans une langue qu'il avait presque oubliée. Triste odyssée : né à Odessa en 1900, chassé en Roumanie où il fit ses études classiques, proscrit par la Garde de Fer et obligé de se réfugier en France, il put conquérir à Montpellier ses grades universitaires en pharmaco-chimie ; sous la poussée nazie, en 1940, il s'enfuit en Amérique et put, à force de travail, se créer une brillante situation dans l'industrie. Retiré des affaires à la fin 1966, il ira finir ses jours en Floride, dans un bungalow qu'il s'est fait construire. Cependant, le « vieil » homme, avec un soupir, ajouta : « Cela ne vaut pas un caboulot ou un bistrot à la Côte d'Azur ; je ne puis cependant revenir en arrière, et mourrai en rêvant... à la bouillabaisse et au pinard de Maguelonne ! »

Ils sont ainsi des milliers, qui, tout en étant fiers de leur nationalité américaine, à laquelle ils sacrifieraient tout, n'en conservent pas moins la nostalgie de leur patrie première, qu'elle soit allemande, italienne, slovaque ou grecque. Poésie née de la distance et de l'enfance...

\* \* \*

L'acte premier d'une mission politique consiste en un pèlerinage au cimetière d'Arlington, sur la tombe du Soldat inconnu et sur celle de John Kennedy. De nombreuses classes, maîtres en tête, se succèdent, dès 10 heures, à un rythme rapide, déposent une couronne ou une gerbe de fleurs, tandis que retentit la « sonnerie au drapeau » et que les sentinelles rendent les honneurs en martelant le sol. Nous avons déposé une gerbe, cravatée aux couleurs fédérales, sur la fosse, vierge encore de tout monument, du jeune président incarnant les aspirations d'une société nouvelle.

Trente-cinq mille marins, aviateurs et soldats reposent à Arlington. Chaque jour, les dépouilles — ou ce qu'il en reste — des combattants de Corée, d'Indochine, voire des Philippines, sont reçues par des détachements spécialisés (qu'entourent les parents), qui inhument les héros et les alignent sur le vaste champ comme pour une ultime parade. Face à la capitale, dont il est séparé par le Potomac, loin du bruit, le cimetière d'Arlington invite au recueillement et à la méditation. Barrant l'horizon vers le sud, à moins d'un kilomètre, la masse puissante du Pentagone (avec son parc à autos de 5000 places !) rappelle à la brutale réalité.

Et ce même bain brutal, nous l'avons retrouvé peu après au siège de la Police fédérale. La lutte contre le crime pose d'énormes problèmes aux autorités d'un pays aussi vaste que l'Europe, où les aventuriers, les sang-mêlé, la pègre des villes tentaculaires, ont pu s'organiser en « gangs », semer la terreur, braver la loi, voler et tuer grâce à de puissantes complicités. Seul, l'Etat fédéral est assez puissant pour mener, sur l'ensemble de l'Union, une guerre au banditisme, sans merci ni répit.

Visite intéressante s'il en fut, mais qui choque notre entendement européen. Ouvert à tous les vents, comme un moulin du temps jadis, le centre de la Police fédérale abrite une exposition permanente que

quiconque peut visiter, adolescents et enfants y compris. Tous les moyens de la lutte contre le crime y sont exposés : signalement des grands criminels — dont certains ont connu l'auréole de la gloire ! — procédés anthropométriques, analyses chimiques du sang, des vêtements, technique de la médecine légale, etc., sans omettre l'historique des régicides, les photos de la peine capitale, les statistiques des crimes par Etat.

La visite se termine par un feu d'artifice, ou ce qui en tient lieu : hommes, femmes, enfants sont rassemblés dans un couloir obscur et assistent à la démonstration d'un tir au pistolet-mitrailleur sur des cibles représentant des bandits. Têtes et abdomens des bandits sont transformés en écumoières.

Généreusement, à titre de souvenir, en remerciant ses hôtes, le policier remet la cible en carton, preuve de son aptitude au tir, au visiteur qui le désire. Que cette pédagogie ait une valeur curative sur les enfants qui nous accompagnaient, nous en doutons fort !

\* \* \*

Une visite du Capitole, conçu dans le style du Panthéon, avec un dôme surmonté de la statue de la liberté, laisse une profonde impression : panorama grandiose sur la capitale et ses monuments, vastes fresques retraçant l'histoire de l'Union, va-et-vient d'un public de curieux, de vedettes et de journalistes.

Ouvert à quiconque, compliqué comme un labyrinthe, le « Senate Office » abrite les bureaux personnels des cent sénateurs (deux par Etat) et les nombreuses salles des commissions. Nous avons assisté, avec intérêt, à la séance d'une commission chargée d'établir un projet de loi sur l'aide à l'enseignement. Les débats sont publics, de quoi ahurir un Européen moyen. Présidée par le fameux sénateur Morse, du Colorado, transfuge républicain au tempérament volcanique, la commission entendit trois heures durant deux représentants des organisations syndicales et deux hauts fonctionnaires de l'enseignement. Questions et réponses fusaient, avec un sens de l'humour « sui generis » qu'appréciaient la centaine de curieux assistant aux débats. Deux classes de lycéens prenaient des notes hâtivement. Tout se déroule en public, votes y compris. On conçoit dès lors que les parlementaires, ainsi contrôlés, soient d'une exemplaire assiduité, ce qui ne laissa pas de nous impressionner.

Tout comme nous impressionna aussi un débat à la Haute Cour de Justice. Juges en habit noir ; ni toge, ni perruque. Deux avocats s'affrontent au sujet de l'interprétation d'un texte relatif aux gens de couleur. Silence total, comme dans un temple. Auditeurs entrent et sortent, entre deux pauses oratoires, sur la pointe des pieds. L'ambiance y est très austère, quasi quaker. Chaque visiteur reçoit à l'entrée de la salle un plan mentionnant la composition de la Cour, avec une brève notice : « Silence is requested ».

La Maison-Blanche (The White House), à l'autre extrémité de l'avenue de Pensylvanie, émergeant d'un bosquet de verdure, est ouverte au public partiellement. Les appartements privés du président, ainsi que les salles et bureaux de la présidence sont inaccessibles.

Grâce à l'amabilité de notre ambassadeur à Washington, Mr. Schnyder, ancien commissaire général aux réfugiés, et à l'influence de Mr. True Davis, ancien ambassadeur des USA à Berne, actuellement secrétaire d'Etat au Trésor, qui nous réserva un accueil inoubliable, nous eûmes patte blanche. Et c'est sous la conduite d'un guide expert, chef du service de sécurité, qu'on nous initia à la vie quotidienne dans le palais présidentiel. Musée et résidence tout à la fois, comptant cent trente-deux pièces, d'un éclectisme dû aux trente-six présidents qui s'y succédèrent, la Maison-Blanche, plus encore que le Capitole, représente le haut lieu de la politique américaine. Et le peuple ne s'y trompe pas, le public féminin surtout, sensible au charme des vedettes, fût-on en république. Fermiers de l'Oklahoma, planteurs du Mississippi, armateurs de l'Oregon, industriels du Michigan, défilé quotidien et intarissable, tous s'extasiaient sur la beauté des salons, l'élégance des meubles et des vaisselles. Pour eux, l'histoire des présidents s'identifie à celle des USA, dont l'ère commence avec George Washington.

Après une brève séance dans la salle des ministres — trois minutes de « cabinet fantôme » où j'occupais (rien que ça !) le siège de Mc Namara — une surprise nous était réservée. En tenue d'un blanc immaculé, notre compatriote Haller, chef cuisinier du palais présidentiel, nous attendait au seuil des appartements privés. Qu'il me suffise d'affirmer, sans révéler un secret d'Etat, que la famille Johnson vit très modestement, sans causer aucune inquiétude au maître queux, responsable des menus et de leur confection. Mme Johnson s'occupe, paraît-il, des roseraies et des parterres fleuris avec une passion tout agreste.

Une surveillance discrète est de rigueur à la Maison-Blanche. La disparition tragique de plusieurs présidents (Jackson, Lincoln, Kennedy) tend à le démontrer. Sans qu'on craigne les poisons à la Borgia et un assaut du quartier résidentiel, tous les mets sont d'abord discrètement « essayés », et la garde du corps se compose de tireurs d'élite, sportifs et parfaits hommes du monde. L'un d'eux, authentique Bordelais devenu citoyen des USA depuis dix ans, nous a conté avec l'« accent » l'entraînement auquel ils s'astreignent.

\* \* \*

Nul étranger ne peut se rendre à Washington D. C. sans s'arrêter à Mount-Vernon, à une vingtaine de kilomètres de la capitale, dans l'Etat de Virginie. Gentilhommière de style colonial, dans un site unique, dominant le Potomac, l'ancienne demeure de George Washington étonne par le faste et l'aisance qui s'en dégagent. Maison du maître, communs, demeure des valets, écuries, tout est soigneusement entretenu comme au XVIII<sup>e</sup> siècle, et la tombe du héros reçoit chaque jour des milliers de visiteurs. Pour ne ternir en rien la vision historique, servantes et guides de l'hôtel voisin sont vêtus comme sous les guerres d'Indépendance.

Après la visite à Mount-Vernon, on comprend mieux le caractère du mouvement qui aboutit, en 1776, à la Déclaration d'Indépendance. Washington et ses pairs étaient des hobereaux, riches planteurs et négociants, qui s'insurgèrent contre le Royaume-Uni pour des raisons



d'ordre économique et fiscal (taxes, droits de douane, etc.). Aucune idéologie, aucun programme révolutionnaire, comme en France en 1789.

D'ailleurs, aujourd'hui encore, les Etats de Maryland et de Virginie ont une structure sociale bien différente de celle de la Nouvelle-Angleterre. Certes, un fort courant d'industrialisation s'y manifeste depuis une trentaine d'années. Mais les milieux dirigeants s'apparentent encore, par les manières et l'idéal social, à certaine « gentry » britannique appréciant le golf, la chasse, le polo, les raouts, impensables dans la Nouvelle-Angleterre.

Alors que les Etats en bordure immédiate de l'Atlantique ont été colonisés par les Anglais et Hollandais quakers et républicains, le Maryland (colonie de la reine Henriette-Marie) et la Virginie (colonie de la reine vierge Elisabeth) furent des terres conquises au nom de la couronne et concédées à de nobles aventuriers, la plupart catholiques, qui y installèrent un régime aristocratique et libéral, les planteurs y faisant la loi. Par symbiose, au contact des armateurs de New York et de Boston, ces Etats se sont démocratisés. Mais l'observateur averti décèle rapidement les empreintes laissées par l'histoire au Maryland (3 millions d'habitants) et en Virginie (4 1/2 millions).

Il faut donc dégager le mouvement d'Indépendance de l'idéologie dont on l'a enrobé et le ramener aux justes proportions d'une insurrection dont nul ne pensait, à l'époque, qu'elle créerait un monde nouveau. Sans l'intransigeance britannique, il est possible que les Etats-Unis d'Amérique n'auraient surgi que beaucoup plus tard. Il est d'ailleurs intéressant de constater que presque tous les grands chefs politiques de la jeune République, à ses débuts, soient issus de la gentry virginienne : Washington, Jefferson, Madison, Monroe.

New-Bern, que nous n'avons malheureusement pu visiter, dans l'Etat de Virginie, a aussi été fondé, au XVIII<sup>e</sup> siècle, par un aristocrate bernois, Mr. de Graffenried. A la racine du mouvement colonial du Maryland et de la Virginie, on trouve un goût d'aventures et un risque de lucre, alors que sur la côte new-yorkaise et plus au nord, c'est par souci de sauvegarder une foi et une liberté personnelle menacées dans le Vieux-Monde que des colons se sont installés.

La plantation du tabac — dont la renommée est mondiale — et du coton exigeant une abondante main-d'œuvre, on recourut aux esclaves noirs dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, accentuant encore les différences économique et sociale avec les purs Etats yankees. On connaît la suite : guerre de Sécession, angoissant problème noir d'aujourd'hui, qui touche d'ailleurs peu le Maryland et la Virginie, sous l'influence de la capitale fédérale toute proche, beaucoup moins que le Sud lointain.

Malgré le patriotisme vivant et convaincu des citoyens de l'Union, on doit constater des différences historiques, aussi marquées, sinon plus, qu'entre certains cantons suisses, bien qu'elles y jouent pratiquement un rôle moindre.

\* \* \*

Washington a tendance à s'étendre démesurément, et ses habitants, ne pouvant obtenir de logements dans la ville, s'installent dans les Etats voisins, Maryland au nord, et Virginie au sud. Il nous fut

donné d'entrer en contact avec une « countie », celle de Montgomery, qui tire son nom de l'aristocrate anglais qui colonisa cette contrée, vers 1740. Région agricole et idyllique il y a trente ans encore, le Montgomery a subi une évolution que nous avons peine à réaliser. En 1930, il comptait 40 000 habitants ; en 1940, 84 000 ; en 1950, 164 000 ; en 1960, 340 000, et en 1966, 453 000. On comprend dès lors l'urgence d'une planification du territoire. Un organisme y est affecté où travaillent deux cents personnes, ingénieurs, économistes, agronomes, statisticiens, urbanistes. Certes, les problèmes de terrain et de propriété ne revêtent pas l'acuité de chez nous. Néanmoins, si on sait que, jusqu'en l'an 2000, la population de l'agglomération washingtonienne passera de 2 à 5 millions, et que la « countie » de Montgomery comptera 1 million d'habitants, on conçoit que les décisions à prendre doivent se fonder sur des données scientifiques. Tout est prévu en fonction de cités-satellites, réunies à la capitale par un réseau de routes sur lesquelles les autobus, voire les chemins de fer de banlieue retrouvent un rôle de premier plan. Les noyaux de ces cités nouvelles doivent permettre de joindre Washington D. C., place de travail, en quarante-cinq minutes. Emplacements des magasins ou « shopping center », bâtiments administratifs, écoles, centres de culture, hôpitaux, reliés par routes, téléphones, canalisations multiples, zones de verdure et places de sports, parcs à autos immenses pouvant contenir 4000 à 5000 places, rien n'est omis. Même si les obstacles que doivent surmonter les spécialistes n'ont aucune mesure avec les nôtres, le travail des bureaux américains de planification et d'aménagement du territoire tient du prodige. L'esprit américain, tout d'audace, d'imagination et de réalisme, s'y sent à l'aise plus que dans aucun autre domaine : ingénieur et visionnaire.

\* \* \*

Une vingtaine de recteurs de gymnases suisses, ayant visité des écoles américaines en 1965, ont publié leurs impressions dans un rapport paru il y a quelques mois. Elles rejoignent les miennes, dans leur presque totalité. Les mandarins d'Europe condamnent volontiers le système américain, sans l'avoir d'ailleurs étudié à fond ; le témoignage positif des recteurs suisses n'en a que plus de valeur. S'inspirant du pragmatisme anglo-saxon et d'un idéal de liberté, l'école américaine, de prime abord, choque par son égalitarisme assez brutal. Tout enfant est astreint à six années d'école élémentaire (Elementary School). A 12 ans, il entre à la High School, dont la durée moyenne est de six ans. Elle ne peut cependant être comparée à l'école secondaire, car elle est plus pratique et offre un éventail de branches, au choix, dont ne dispose pas le jeune Européen.

Nous avons visité un Junior-College, celui de Rockville, érigé par la « countie » de Montgomery. Il compte huit bâtiments, simples, sobres, en partie en briques avec revêtement intérieur. Fréquenté actuellement par 1800 élèves, il pourra en recevoir 5000 dans quelques années. Une femme, Miss Kuhns, en assume la direction. Le collège prépare à l'Université ou Senior-College. Les deux tiers des élèves embrasseront des professions universitaires (médecine, droit, enseigne-

ment, sciences théoriques ou appliquées), alors que le tiers restant acquiert déjà, à l'école même, les connaissances pratiques comme secrétaires, chefs de bureau, laborantines, etc. Le complexe des bâtiments comprend une maison des sciences, avec de nombreux laboratoires, une vaste bibliothèque, constamment à disposition, un collège où s'enseignent les langues et les sciences sociales, un centre artistique (musique, théâtre, cinéma), une école pratique dotée de nombreux équipements pour l'enseignement programmé, un foyer des loisirs (restaurant, salles de repos), un immense stade sportif, avec une halle de gymnastique. Quel fut notre étonnement de constater que cet ensemble scolaire n'a coûté que 4 millions de dollars, soit 16 millions de francs suisses ! L'administration est confiée à une commission, à laquelle le recteur doit rendre compte constamment.

L'internat est quasi inconnu ; il est considéré comme un pis-aller, et non pas comme un moyen éducatif, le Yankee libertaire et individualiste étant éduqué dans un climat où le risque (d'échec ou de succès) joue un rôle essentiel. Rapports entre maîtres et élèves sont cordiaux et spontanés. Il y a une « salle des séances ». On ignore en revanche ce qu'est une « salle des maîtres », et le recteur, en l'occurrence une femme, n'est que le « primus inter pares ».

Les élèves ont néanmoins une vie collective intense : clubs, partis politiques, élections passionnées aux fonctions administratives, avec meetings et affiches, équipes de tennis et de rugby. Filles et garçons, âgés de 14 à 22 ans, étudient en commun, dans un climat d'égalité, sans que jamais se pose un délicat problème de discipline. Une Zuricoise, Américaine par son mariage, enseigne l'allemand depuis une quinzaine d'années dans un Junior-College. Elle ne tarit pas d'éloges sur le système américain d'éducation, et nous a confirmé ce qui nous avait frappé au contact de la jeunesse : incommensurable confiance en soi, respect d'autrui, franchise presque brutale, politesse sans afféterie, absence de préjugés, goût du risque. Les échecs y sont rares, les élèves pouvant bifurquer, au cours de leurs études secondaires, vers un enseignement technique et pratique ou vers la préparation à l'enseignement supérieur, dans le même collège. Élément social important !

Erigé en pleine nature, organisé en « campus », le collège de Rockville-Montgomery n'est pas encore relié au monde par un tram ou une voie ferrée. Il appartient aux adolescents de se déplacer en vélomoteur ou en auto, ou aux parents de se grouper pour transporter leurs enfants.

Les collèges sont entretenus à raison d'un tiers par l'Etat (Maryland), un tiers par la commune ou « countie », le tiers restant à la charge de l'étudiant, c'est-à-dire des parents ou d'une fondation bourgeoise.

Je ne voudrais pas affirmer que le régime scolaire soit parfait. Ce qui m'a séduit, de prime abord, c'est la totale indépendance des cadres enseignants. Nul esprit « fonctionnaire », au sens péjoratif du mot, l'Etat n'étant pas propriétaire « stricto sensu ». Le système d'une fondation à responsabilité tripartite — Etat, commune, parents — oblige à un doigté constant, où les « bonzes » pédagogiques ne peuvent s'imposer.

Ecole de pionniers, école de l'audace, où chacun peut s'affirmer selon une devise à la mode : « Que chacun devienne ce qu'il est capable d'être. »

\* \* \*

Le Maryland et la Virginie, tournés vers l'Atlantique, mais adossés aux monts Appalaches, sont des Etats plutôt agricoles, au climat doux et humide, aux collines verdoyantes, aux vastes champs de tabac, de maïs et de tomates. Le bétail bovin y est de choix, et le Maryland fournit à l'ensemble de l'Union les dindes et pintades ornant les tables de réveillon.

Les fermes cossues, comme en Normandie ou sur le Plateau suisse, sont exploitées de façon industrielle. Rien n'y manque : silos, parc de machines, laiterie, serres, immenses jardins maraîchers, centrale d'insémination artificielle. Les propriétaires collectionnent les pedigrees. Nous avons visité un domaine à Irvington, où le « superintendant du troupeau » nous a remis un véritable guide de l'élevage au Maryland : bétail bovin lourd, riche en chair, produisant du lait en abondance. L'insémination naturelle a totalement disparu, et le cheptel, vigoureusement sélectionné, issu des races hollandaises et du Sleswig-Holstein (pour des raisons d'ordre climatique), est soumis à un contrôle, un enregistrement et des soins sanitaires que n'ont jamais connus les... sociétés humaines !

La plupart des fermes sont des palais où règne la fée Electricité : arrivée de l'eau à l'étable à heure fixe, provende mélangée, traite, nettoyage, malaxage des aliments, élimination des déchets et du fumier, chauffage des locaux, tout est électrique. La domesticité, à ce stade de l'industrialisation, est réduite à la plus simple expression ; les chauffeurs livrant les produits aux centrales d'achat sont plus nombreux que les valets et laitiers.

Pour diminuer les frais d'exploitation des domaines moyens et petits, on a constitué, paraît-il, des sociétés d'entrepreneurs agricoles, qui, suivant le rythme des saisons, se déplacent dans les divers Etats, louant machines et ouvriers pendant la haute saison des récoltes. Seul un continent comme l'Amérique peut permettre à pareil système de voir le jour et de se maintenir.

### III.

## **Escapade dans un Etat sudiste, et «good bye» USA!**

Quand une ville américaine peut exciper de deux siècles d'existence, elle se considère comme ayant un respectable passé. Du moins l'avons-nous supposé en parcourant les opuscules qu'a édités Winston-Salem, la métropole du tabac, dans la Caroline du Nord, où nous avons cueilli les expressions « Old Salem », « Antiques », « Un passé honorable, un futur prometteur », etc. Fondée en 1766, Winston-Salem a organisé diverses manifestations, où nous étions conviés, pour commémorer le bicentenaire de sa fondation.

D'où un voyage en piqué vers le sud, nous séparant de quelque mille kilomètres de New York. L'avion qui nous emportait, sous un ciel lourd et humide, était du genre taxi : 40 passagers. Le vent, soufflant de l'océan vers les Appalaches, ajoutait encore à l'inconfort du voyage. Ma voisine, une menue et mignonne négresse, chapeauté d'un « bibi » presque aussi haut qu'elle, entama la conversation en un anglais haché, puis en un français supportable, d'autant plus qu'elle commentait avec art le paysage que nous survolions, aux toponymes significatifs : Frederiksburg, Charlottesville, Lynchburg (évoquant les premiers colons), le parc national de Shenandoah, les Smocky mountains, anciens volcans depuis longtemps éteints. Avocate inscrite au barreau d'Atlanta, juge assesseur de l'Etat de Georgie, elle se refusa, avec une discrétion qui l'honore, à discuter du problème des gens de couleur. Américaine en face d'Européens, elle crut digne de se taire et conquit d'emblée respect et sympathie. Tout à l'honneur de la cause dont on sentait qu'elle était un apôtre.

Cette présence prudente des Noirs, nous l'avons sentie partout, dans les anciens Etats sudistes : Maryland, neutre pendant la guerre de Sécession dont les traces vieilles d'un siècle ne sont pas effacées, Virginie, Caroline. Elle augmente en allant vers le sud. Dans les hôtels, motels, hôpitaux, sur la rue, dans les gares et garages, les Noirs occupent tous les emplois subalternes, avec gaieté et dignité. Nous n'en avons pas rencontré au sein des autorités constituées, ni dans la clientèle des restaurants de luxe, ni parmi les notables du commerce et de l'industrie. Si ceux de Harlem ou de Brooklyn éveillent la compassion, malheureux vomis sur le bitume des villes, leurs frères de la campagne vivent entre eux et pour eux, un peu à la façon des immigrés italiens de la première vague, cherchant du travail en Suisse. Non pas que la ségrégation soit imperceptible. Elle est simplement discrète, et se veut paternaliste. Tout est séparé, jusqu'aux églises, mais on sent, dans la population blanche, le désir de promouvoir l'élément noir en évitant tout mélange et promiscuité. Nous en avons eu des preuves tangibles sur lesquelles nous reviendrons.

\* \* \*

Winston-Salem, « ville historique », compte 150 000 habitants, au pied des Appalaches, dans une région à l'habitat dispersé. Les seuls vestiges « historiques » de la cité consistent en une trentaine de maisons, du pur style souabe ou saxon, aux poutres apparentes ressortant sur le crépi des murs, et datant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elles sont conservées et entretenues pieusement, intérieur et extérieur, dans le quartier de Old Salem et forment un îlot dans l'étendue d'une ville industrielle, premier centre mondial de la fabrication des cigarettes (Winston, Camel, etc.).

Curieux Etat que la Caroline, si vaste qu'elle a donné naissance à la Caroline du Nord et à celle du Sud (superficie totale : 215 000 km<sup>2</sup>, soit cinq fois celle de la Suisse, et 7 millions d'habitants). Elle doit son nom aux rois d'Angleterre, Charles I<sup>er</sup> et Charles II, qui octroyèrent des concessions à des aventuriers et à des seigneurs britanniques en quête de gloire ou de richesses. Le tabac, le maïs, le coton, l'arachide couvrent des plantations à perte de vue.

Salem, bâtie en 1766, Winston, sa cadette, en 1838, ont gardé de leurs origines une marque ineffaçable. Des frères moraves, descendants des hussites tchèques, traqués en Saxe et en Bohême, vinrent s'installer ici ; d'où les noms bibliques de « Salem », de « Bethanie », de « Bethabara ». L'influence allemande et piétiste domine ; et le nombre de ceux qui ont conservé la langue de Gœthe, tout en maudissant l'esprit guerrier du Reich, est impressionnant. Les hôtes qui nous reçurent avaient nom Schumaker, Gold, Muller, Hauser, Sousik, Vogler, Blum, Koch, etc. L'église luthérienne, à laquelle les frères moraves ont adhéré, domine la ville par sa silhouette, et la contrée par son influence, qu'elle partage avec l'église baptiste. Le culte auquel nous avons assisté, un dimanche matin, nous transportait en pensée à Zurich ou à Nimègue. Le pasteur, Hollandais jadis missionnaire en Guyane, serrait la main à toutes ses ouailles, l'élite de la ville, sous le porche du temple. Aucun Noir !

On m'a expliqué que Salem fut, pendant plus d'un siècle, un couloir de passage où s'engouffraient vers l'ouest, en direction du Tennessee, du Missouri, de l'Ohio, tous ceux dont le sang brûlait d'aventures, pionniers hardis, défricheurs, trappeurs, buvant sec, jurant fort, et ne pouvant s'adapter à l'esprit piétiste, austère et pacifique des colons moraves ou allemands.

Quoi qu'il en soit, la population de Winston a su concilier étonnamment l'esprit évangéliste, la ségrégation raciale, le sens des affaires et une vie familiale et sociale rappelant celle de l'Allemagne du Sud.

Le piétisme y est si puissant que toutes les manifestations collectives — même les séances de la Chambre de commerce — sont ouvertes et levées par une prière et une bénédiction. Ce qui n'exclut pas, en cours de séance, les boutades et les discussions âpres !

La vie musicale y est intense, plus que dans maintes grandes villes. Instruments à cordes et à vent, cuivres, épinettes, sont à l'honneur, et les grands classiques allemands (Bach, Haydn, Schubert) figurent au programme des concerts comme dans n'importe quelle ville d'outre-Rhin.

\* \* \*

Les problèmes d'édilité qui se posent aux autorités de Winston-Salem sont fort complexes. La cité a grandi brusquement, comme un adolescent, et sa croissance s'inscrit dans l'architecture des divers quartiers. Aux abords d'Old-Salem, conservé comme relique, les imposants immeubles industriels, les banques, les maisons d'exportation des grandes marques de tabac, étalent leur audace et leur opulence. Des « slums » subsistent encore çà et là, en voie de liquidation.

Les nouveaux quartiers, composés de villas cachées dans la verdure, s'étalent sur une dizaine de kilomètres. On conçoit le rôle primordial du moteur et de la route dans pareille agglomération. On peut s'y promener des heures durant sans rencontrer un piéton. On se rend à l'école, à l'église, au « Shopping-Center » en auto. La famille, le soir, repliée sur elle-même, contemple la télévision, qui fournit d'amples programmes comportant jusqu'à douze canaux.

Winston-Salem, en 1965, comptait 110 000 véhicules à moteur. L'Université baptiste, que nous avons visitée, dispose d'un parc de... 3000 places, et les abords des « Shopping-Center » permettent l'arrêt de quelques centaines d'autos.

Certes, la structure de la cité nouvelle s'inspire plus de considérations pratiques que d'esthétisme. Un effort intense a été accompli par l'autorité communale pour reclasser la population de couleur dans des habitations modernes et coquettes, où le style uniforme prédomine. Pour 40 000 à 60 000 francs suisses, un ouvrier noir peut acquérir une maison propre, avec potager électrique, armoire frigorifique, trois ou quatre chambres, un jardinet, souvent un garage. Après un délai de quinze ans, par des amortissements réguliers libres de tout intérêt, il en devient définitivement propriétaire. Une société, à laquelle la commune participe financièrement, s'occupe de la construction et de la vente des immeubles. Nous avons vu les descendants de l'oncle Tom, heureux comme des pachas, tondant le gazon de leurs pelouses, en fin de journée, comme de petits rentiers britanniques. Ségrégation philanthropique !

\* \* \*

Winston-Salem, la ville la plus industrielle de la Caroline, est le fief de la Reynold's Tobacco, la première manufacture de tabac du monde. Une des fabriques que nous avons visitées occupe 16 000 personnes des deux sexes. Tout y est automatisé, et l'air moite et ozonisé comme dans une clinique. Une équipe d'hôtes, aussi pin-up que des étoiles de cinéma, conduit les visiteurs dans un dédale de locaux et de machines où s'affairent Blancs et Noirs côte à côte.

Tout est en fonction du rendement, les machines crépitent comme des mitrailleuses et livrent des cigarettes en paquets, mis en caisses et chargés sur un train au centre de l'usine. Cette organisation du travail, poussée à l'extrême, explique la production, qui tient du prodige, de l'industrie américaine. Appliquée à la fabrication des armes, de la munition, des machines, elle renferme le secret du potentiel militaire et économique des USA. Dans ces vastes ensembles, l'homme n'est plus qu'un pygmée qui contrôle le fonctionnement d'une machinerie géante.

Les dirigeants de Reynold's Tobacco, voyageurs infatigables des cinq continents, guidés par un instinct de puissance au service de la communauté, ont construit des hôpitaux, des collèges, une université, un conservatoire, des courts de tennis, des emplacements de sports, un aérodrome, des piscines chauffées. Baptistes ou luthériens, quakers ou frères, ils se veulent philanthropes. L'Université Reynold, réservée aux baptistes, compte 4000 étudiants, en droit, sciences économiques et médecine, jeunes gens sportifs, ayant une foi naïve aussi solide que le roc. Et l'hôpital Forsyte (pour la « countie ») est équipé selon les dernières données de la science, l'enseignement aux futurs médecins étant organisé selon le système des blocs, qui remplace en partie la méthode traditionnelle des visites cliniques par un stage successif dans les diverses divisions. Ici aussi, pas d'étudiants noirs. Les sous-sols, en revanche, leur sont réservés comme chauffeurs, cuisiniers, jardiniers, blanchisseuses et lingères. Philanthropie...

Le dîner où nous fûmes invités, sobre et riche, comportait surtout des salades, diverses sauces, une dinde en pâte, des pommes de terre de l'Idaho enveloppées de papier d'étain, du riz de la Louisiane, le tout arrosé d'eau glacée et de bière légère. La présence des Noirs bannit l'emploi des alcools forts. Noblesse oblige !

Nos hôtes connaissaient l'Europe. Spécialisés dans l'étude de certains marchés, tous avaient vécu quelques années qui à Tanger, en Australie, à Istamboul, à Buenos Aires ou à Hong-kong ou Djakarta. Subtils dans leurs jugements, prudents dans l'appréciation politique du moment, véritables sphinx de la finance et du monde des affaires, bons hommes et généreux, ils admettaient que la campagne du Vietnam serait longue et hasardeuse. Optimistes à l'américaine, ils étaient néanmoins sûrs du succès de leurs armes, l'opération Indochine n'ayant aucune répercussion fâcheuse sur le moral des masses. Seuls, quelques théologiens, enflammant des étudiants « non conformistes », créent de petits foyers d'opposition. Dixérunt...

\* \* \*

Le problème des rapports entre les autorités centrales de Washington D. C., des Etats, des « counties » et des communes se pose aux USA avec autant sinon plus de virulence qu'en Suisse. Un échange de vues avec le Conseil communal de Winston-Salem nous en a révélé l'existence. L'urbanisation croissante oblige les villes à planifier. L'Américain, réaliste, ayant constaté que le système de la planification par création de syndicats communaux obligeait à de longues et fastidieuses discussions, procède surtout par fusion de communes. Actuellement, 212 agglomérations urbaines abritent 63 % de la population de l'Union.

La loi américaine autorise la création d'organes intermédiaires entre l'Etat et la commune, en dehors même de la « countie ». Il en est fait un usage modéré, la fusion ayant la préférence.

Reynold's Tobacco se mouvant sur le plan économique et social, refuse de s'immiscer dans la vie politique, même en déléguant des « créatures » au sein de l'autorité. Celle-ci compte sept magistrats, dont six démocrates (ancien parti des Sécessionnistes, plutôt à droite) et un républicain (ancien parti de Lincoln, à gauche dans les Etats du Sud). L'harmonie y règne, et l'humour ne perd pas ses droits, l'honorable conseiller républicain ayant déclaré au milieu du rire général que, seul représentant d'un parti, il se sentait l'obligation de s'exprimer souvent.

L'aide fédérale aux Etats s'opérant en fonction d'une péréquation financière, la « riche » Caroline se plaint de l'appétit « yankee », tout comme la ville de Winston-Salem se plaint, à son tour, de l'aide purement symbolique que lui donne l'Etat de Caroline. Mêmes plaintes et complaints qu'en Suisse ! Le fédéralisme n'a pas que des avantages.

\* \* \*

L'Américain moyen aime le confort. Certains motels et des « cafeterias », variantes de nos tea-rooms, appartenant à des chaînes hôte-



# Nos bons hôtels du Jura

Vous pouvez vous adresser en toute confiance aux établissements  
ci-dessous et les recommander à vos amis

<b>Bévilard</b>	Hôtel du Cheval-Blanc Moderne et confortable	(R. Ludi) <b>(032) 92 15 51</b>
<b>Boncourt</b>	Hôtel A la Locomotive Salles pour sociétés - Confort	(L. Gatherat) <b>(066) 7 56 63</b>
<b>Courchavon</b>	Hôtel des Trois-Poissons Relais gastronomique	(M <sup>me</sup> Lehmann) <b>(066) 6 14 78</b>
<b>Courgenay</b>	Restaurant La Diligence Sa cuisine française	(Jean Cœudevez) <b>(066) 7 11 65</b>
<b>Moutier</b>	Hôtel Suisse Rénové, grandes salles	(Famille Brioschi-Bassi) <b>(032) 93 10 37</b>
<b>Laufon</b>	Hôtel du Jura Chaîne des rôtisseurs - Salle de conférences	(M. Regli) <b>(061) 89 51 01</b>
<b>La Neuveville</b>	Hôtel J.-J. Rousseau Relais gastronomique au bord du lac Jeux de quilles	(Jean Marty) <b>(038) 7 94 55</b>
<b>Porrentruy</b>	Hôtel du Cheval-Blanc Rénové, confort, salles	(C. Sigrist) <b>(066) 6 11 41</b>
<b>Saint-Imier</b>	Hôtel des XIII Cantons Relais gastronomique du Jura	(M. Zibung) <b>(039) 4 15 46</b>
<b>Undervelier</b> 1358	Hôtel des Galeries du Pichoux	(M. Juillerat-Humair) <b>(066) 3 77 77</b>

**Loterie SEVA**

**1x120'000**

**1x 50'000**

**5x 10'000**

**etc., etc., etc.**

**Tirage 28 février**

lières, sont des modèles du genre. De luxueux locaux ne le cèdent en rien aux meilleurs hôtels d'Europe. C'est ainsi que la chambre à coucher qui me fut destinée comprenait une salle de bains avec lampe infrarouge pour le séchage, un frigo recelant une bouteille de champagne californien, un récepteur de télévision pouvant capter une dizaine d'émissions, une corbeille de fruits savoureux de Georgie, ainsi qu'une bible, comme il convient en pays quaker.

Les restaurants annexés aux motels sont du meilleur effet : bois exotiques, salle des « passagers », salons particuliers « Alpine Room », « Tyrol Lounge », « Matterborn Room » décorés de tableaux évoquant Saas et Zermatt. La renommée de la grande station valaisanne a franchi l'océan.

Séparé d'un « Shopping-Center » par l'autoroute, j'ai pu contempler à loisir la foule se ruant vers les étalages en fin de journée, et surtout le samedi après-midi. Salons de coiffure, cabinets dentaires, salles de jeux pour enfants, magasins de toutes sortes vendant tous les produits imaginables qui s'étaient sur des comptoirs, bureau de poste, études d'avocat, banques, rien ne manque. Tous les produits agricoles, horticoles, carnés, manufacturés des cinquante Etats de l'Union voisinent : harengs du Delaware, jambons du Wisconsin, saumons de l'Orégon, pamplemousses de Californie, ananas frais de Hawaï. Plus qu'un ouvrage d'économie politique ou de géographie, une visite au « Shopping-Center » révèle les richesses inépuisables des USA, vaste monde ignorant les barrières intérieures créées par le nationalisme et le protectionnisme douanier qui en découle.

Chargés de victuailles, encombrés de colis qui s'entassaient dans les autos, les couples américains, propres, bien nourris, rejoignent leur cottage, lestés pour une semaine. Pendant la journée, les visiteurs sont rares, à l'exception des clientes des salons de coiffure et des égarés dans quelque buvette.

On a beaucoup écrit et médité de la cuisine américaine. Certes, elle ne peut soutenir la comparaison avec les restaurants de la province française, ou les « osterie » vénitiennes. Néanmoins, les viandes y sont de choix, les fruits exquis, les desserts excellents et certains légumes apprêtés avec art. Elle est plutôt la combinaison de vieilles recettes, apportées par les colons, et qu'on se transmet de mère à fille. Les « rösti » font partie du petit déjeuner, au même titre que les œufs au jambon, le jus d'orange et les toasts.

L'Européen est éberlué plutôt par le régime des boissons : eau glacée à profusion, bière glacée, vin sirupeux et doux rehaussant une entrecôte. Mais la table est toujours abondante, et les estomacs délicats, anxieux d'une congestion, pourront toujours ingurgiter, en fin de repas, un excellent café, un whisky ou un « rye », alcool de maïs.

L'hospitalité américaine est émouvante, tout à la fois cordiale, chaleureuse, franche. On vous accueille avec joie, et vous êtes admis, immédiatement et sans cérémonie aucune, comme un hôte devenu un familier. Habitude due aux longues distances qui séparaient jadis les fermes et cottages et donnaient à toute visite le caractère d'un événement qu'on fêtait.

\* \* \*

Nous avons quitté Winston-Salem au crépuscule d'un soir de mai, avec escale à New York, pour nous envoler le lendemain soir à destination de Kloten, où nous atterrissons à 07.00, heure suisse.

USA, immense pays, dont nous n'avons vu que la frange orientale, devenu un creuset où toutes les nationalités se sont fondues pour former une nation nouvelle, libre, audacieuse, aux possibilités illimitées. Le goût du risque, l'esprit d'équipe, corrigeant un individualisme forcené, une foi parfois naïve dans le triomphe des vertus cardinales, de la science et de la technique, la fierté d'être Américain et de défendre partout, sous les plis du drapeau étoilé, des valeurs morales et spirituelles que la vieille Europe a tendance à oublier, telle nous est apparue cette prestigieuse nation. Certes, il y a quelques ombres au tableau, notamment la question raciale, qui engendre des réactions extrêmes, imprévues et explosives. Il n'en demeure pas moins que les Etats-Unis, sans prétendre créer un Eden, et tout en commettant quelques erreurs inhérentes au tempérament yankee, demeurent le plus puissant rempart de la personne humaine contre la dictature illimitée de l'Etat.

« Good bye », USA...

Assis dans l'avion, mon compagnon de voyage, ému de quitter une terre qui l'a séduit, s'adresse à l'hôtesse, en un rugueux et authentique « schwyzerdütsch » : « Mademoiselle, une chopine de Dôle ! » Premier contact avec la terre natale, dans un appareil de la Swissair, à 5000 kilomètres de Zurich ! Bon sang ne ment pas...

Liebefeld, décembre 1966.

Virgile MOINE  
ancien conseiller d'Etat